

Pınar Emiralioğlu,

***Geographical Knowledge and Imperial Culture in the
Early Modern Ottoman Empire,***

Burlington, Vt: Ashgate, 2014, xx and 184 p., 978-147-2415-33-2

Dans cet ouvrage l'auteur a pour intention de montrer que l'extension territoriale de l'empire Ottoman au 16^{ème} siècle et la géographie sont intimement liées, soit que l'un provoqua l'autre ou le rendit nécessaire. Cette hypothèse de départ est défendue tout au long du livre par la présentation chronologique des ouvrages de géographie ou à contenu géographique qui furent rédigés à Istanbul. Dans le premier chapitre, P. Emiralioğlu défend l'idée que les projets impériaux ottomans sont les conséquences des interactions politiques entre l'empire Ottoman avec, d'une part, les Habsbourg, et d'autre part les Séfévides. Cela s'accompagna d'un développement de la conscience géographique avec l'émergence d'un groupe professionnel : les géographes. Par la dynamique engendrée, ceux-ci auraient voulu influencer les décisions de leurs patrons. Cependant, cette pétition de principes doit être confrontée à deux constats. Le premier est que les chroniques ne nous renseignent nullement sur cette catégorie d'individu et, par ailleurs, il faut attendre Hajji Khalifa pour avoir une première définition de la géographie comme « science » au XVII^e siècle. Deuxièmement, le petit nombre de manuscrits des

ouvrages de géographie conservés pour cette époque somme toute récente indique aussi leur diffusion, donc leur lecture, très réduite. L'auteur retrace alors l'histoire de l'extension de la domination ottomane au Proche-Orient sous Sélim Ier et Soliman le Magnifique, en montrant les prétentions au pouvoir universel qui motiva le second, notamment dans sa rivalité avec Charles Quint. D'un point de vue territorial, le règne de Sélim Ier voit les Ottomans devenir acteurs en Mésopotamie, dans les territoires mameloukes jusque sur les rivages de la mer Rouge ; sous Soliman, c'est à la fois vers l'Europe centrale, la Méditerranée occidentale et Bagdad que leurs horizons s'élargissent. Quel fut l'apport de la géographie à cela ? Précisons que l'auteur a raison de souligner que dès le XIV^e siècle, les ottomans disposent en turc et bien entendu en arabe des œuvres de géographie issues de la géographie arabe médiévale, mais ces ouvrages n'ont aucune « utilité » pratique et sont anachroniques. Ainsi, les multiples traductions ou abréviations en turc des *'Ajâ'ib al-makhlûqât*, notamment le *Dürr i-maknun* d'Ahmet Bican (m. 1456), sont diffusés dans les milieux soufis car cette cosmographie est avant tout un ouvrage de dévotion qui exhalte le Créateur en faisant le compte des « merveilles » de la création. Quant au *Awdah al-masâlik* de Siââhîzâdeh (1589), c'est une réarrangement du *Taqwîm al-buldân* d'Abû l-Fidâ' (m. 1331), c'est-à-dire un ouvrage complètement anachronique pour le 16^{ème} siècle, par exemple Sipâhîzâdeh ne dit rien de la découverte de l'Amérique. Par ailleurs, on peut ajouter à la bibliographie de P. Emiralioğlu l'édition arabe du *Awdah al-masâlik*, édité par Almahdi Eid Alrawadiyah (Beiruth, 2006). Toujours à propos de l'intérêt à la cour ottomane pour la géographie, on signalera plusieurs chapitres du livre de Karen Pinto, *Medieval Islamic Maps. An Exploration* (Chicago, 2016). Dans la continuation du même chapitre, l'auteur veut mettre en parallèle l'expansion territoriale ottomane et l'écriture de nouveaux ouvrages de géographie. Si la présentation chronologique ne souffre pas de défauts et est exhaustive, le parallèle reste synchronique sans que les deux phénomènes ne soient liés ; en tout cas, l'auteur ne donne aucun élément pour le prouver. Seuls les ouvrages de Matrakçı Nasuh (m. 1564) sont en liens directs avec des opérations militaires, mais les « vues de villes » sont faites en atelier et leur aspect topographique reste en partie imaginaire. Quant à l'ouvrage de Mustafa b. Ali al-Muvakkît qui donne les coordonnées géographiques et les distances de cent villes depuis Istanbul, il témoigne surtout de la vigueur de la géographie mathématique. L'exercice géographique est centré sur Istanbul, mais la majorité des localités appartiennent au domaine

musulman « ancien », aucune observation n'a été effectuée dans les domaines balkaniques nouvellement conquis.

Dans le deuxième chapitre, intitulé *Mapping and Describing Ottoman Constantinople*, l'auteur s'attache au traitement que les géographes ont accordé à la capitale ottomane. P. Emiralioglu revient ainsi justement sur l'important aspect symbolique que fut sa conquête par Mehmed II. En revanche, les pages que l'auteur accorde à la place de la Constantinople dans la « géographie » occidentale (pp. 61-65) puis arabe (pp. 65-69) sont très superficielles, voire erronées. L'auteur mêle d'ailleurs géographie descriptive, cartographie mais oublie des genres proprement byzantins comme les *Patria* (Berger, A., *Accounts of Medieval Constantinople. The Patria*, Cambridge (Mass.), 2013), qui relatent les traditions populaires sur les monuments de la ville. Et ce qu'il avance sur les descriptions arabes de la ville est trop laconique, que l'on pense à la description de Hârûn ibn Yahyâ (début 10^{ème} siècle) ou d'Ibn Battûta. Enfin, P. Emiralioglu est dans l'erreur quand il dit qu'al-Idrîsî ne montre pas Constantinople sur sa carte. Al-Idrîsî situe bien la ville à l'entée du Bosphore et lui consacre plusieurs pages dans sa géographie.¹ Mais l'auteur a raison d'insister sur l'attrait de Mehmed II pour les ouvrages de géographie grec, arabe et occidentaux. A ce propos, on peut ajouter à sa bibliographie l'édition en fac-simile du manuscrit Ayasofya 2610 qui reprend la première traduction des Amirutzes de la *Géographie* de Ptolémée en 1465 : Klaudios Ptolemaios, *Geography. Arabic Translation (1465 A. D.)*, Sezgin, F., Frankfurt am Main, 1987.

L'auteur a la bonne idée de mettre en parallèle les travaux urbanistiques de Constantinople à la fin du 16^{ème} siècle et l'apparition d'une littérature poétique la prenant pour objet avec Abdül-Latif (m. 1582). Cependant, quand elle écrit (p. 88) « A cohort of geographers, especially during the reign of Süleyman the Magnificent, articulated this imperial vision, provided the symbolic support and presented the available geographical knowledge to buttress these claims of the Ottoman court », on reste dans l'expectative car ces géographes sont rares et travaillent dans des domaines et des genres différents.

Le chapitre suivant est consacré à la cartographie maritime ottomane en Méditerranée comme dessein stratégique d'Istanbul. Prendre pied en Méditerranée, c'était, selon l'auteur, aussi marquer pour les souverains ottomans la volonté de leur souveraineté universelle, en rivalité avec les Habsbourgs. Cette concurrence

1 Al-Idrîsî, *Nuzhat al-mushtâq*, Napoli, 1970-1984, pp. 801-802

serait devenue le moteur du développement de la cartographie. Du point de vue ottoman, l'auteur met l'accent sur Piri Re'is et son œuvre, mais s'il met bien en lumière l'aspect original du *Kitâb-i bahriyye*, elle ne dit mot de l'utilisation par Piri Re'is des *Isolario* notamment italiens. Par ailleurs, mettre ensemble Matrekçi Nasuh, Seidi Ali et Piri Re'is est abusif, car leurs œuvres sont distinctes et apparaissent dans des circonstances différentes, seuls l'époque et le cadre ottoman les réunissent. L'auteur s'arrête sur le *Walter Sea Atlas* (ca 1560) produit en Italie pour un client ottoman, sur l'atlas d'Ali Macar Reis (1567) et l'*Atlas-ı Hümayun* qui, selon lui, reflètent l'intérêt de la cour pour une vision du monde à jour. Cependant, quand elle prétend qu'il y avait « a strong portulan chart tradition among the muslim cartographers preceding the Ottomans » (p. 114), c'est surexploiter l'existence d'un phénomène très réduit (il n'existe que six portulans arabes) et dépendant tous, en outre, de la production européenne.

Enfin, dans le quatrième et dernier chapitre intitulé « *Projecting the Frontiers of the Known World* », P. Emiralioğlu prétend que la commande d'ouvrages géographiques par l'élite ottomane sur les découvertes dans l'Atlantique et l'océan Indien est conçue « in order to change and shape the imperial policies of the Ottoman state » (p. 117). L'auteur passe ainsi en revue les ouvrages de Seydi Ali Reis à commencer par le *Kitab-ı muhit*. L'auteur remarque avec justesse que les deux manuscrits du 16^{ème} siècle conservés démontrent la diffusion confidentielle de l'ouvrage. On peut ajouter que la technicité même des instructions nautiques que Seydi Ali emprunte à Ibn Mâjid fait de cet ouvrage surtout un manuel de navigation, indigeste pour le lecteur étranger au domaine. Quant au *Mir'atü l-memalik*, P. Emiralioğlu oublie de signaler que si la cadre géographique qui sert au récit est bien le nord de l'Inde et l'Asie centrale, c'est d'abord un récit de voyage, écrit après coup, que son auteur a truffé de poèmes selon les conventions littéraires du temps. Lui aussi, vu le nombre infime de manuscrits conservés, n'a guère été lu à son époque. Dès lors, en faire un indice de l'intérêt des Ottomans pour l'Inde nous paraît ici trop hardi. Signalons la traduction française de Bacqué-Grammont, *Seyyidi 'Alî Re'is, Le miroir des pays*, Toulouse, 1999. En revanche, l'introduction de l'ouvrage de Seyfi Çelebi marque bien le désir de l'auteur d'orienter vers l'Asie centrale le regard de la cour d'Istanbul. Après avoir évoqué l'activité éditoriale européenne suite à la découverte du Nouveau monde, P. Emiralioğlu ajoute que « the Ottoman court and Ottoman geographers activity participated these geographical and political discussions about the New World » (p. 130), et l'auteur d'évoquer la carte de Piri Reis, celle de l'énigmatique Hacı

Ahmed, imprimée à Venise et *le Tarih-i Hind-i Garbi*. Elle reconnaît cependant que malgré ces informations, recueillies auprès de sources européennes à jour, ces régions sont restées à la périphérie des intérêts politiques et stratégiques ottomans de l'époque.

Il nous semble ainsi que l'ouvrage de P. Emiralioglu est avant tout une bonne synthèse de la production géographique ottomane du 16^{ème} siècle. Si l'exhaustivité de la présentation de l'auteur est indéniable, plusieurs questions viennent contrecarrer son interprétation générale, notamment si on initie une comparaison avec la géographie arabe. En effet, on constate qu'exception faite du Nouveau monde, l'intérêt géographique des Ottomans apparaît semblable à celui de leurs prédécesseurs musulmans en Méditerranée, voire plus réduit si on prend en compte les informations données par les Arabes sur l'Afrique et l'Europe. Or, les géographes ottomans sont ici plus discrets. Beaucoup plus étonnant, alors que P. Emiralioglu suppose que cette production géographique soutenait des prétentions hégémoniques, pourquoi n'y a-t-il aucun ouvrage descriptif sur la Roumélie ou les Balkans, régions où les Ottomans avançaient alors inexorablement ?

Jean-Charles Ducène

EPHE, Paris

Ines Aščerić-Todd,

***Dervishes and Islam in Bosnia: Sufi Dimensions to the Formation of
Bosnian Muslim Society,***

Leiden and Boston: E. J. Brill, 2015, 198 p., ISBN 978-900-4278-21-9.

The relative scarcity of books about the history of Sufism and Sufi culture in the Western Balkans, and especially the scarcity of books written in the languages of Western Europe,¹ has led to an oversimplification of the subject and

1 The available publications are mostly dealing with the post-Ottoman and the contemporary period or limited to a particular dervish order, as Rifā'iyya in Alexandre Popovic, *Un ordre de derviches en terre d'Europe* (Lausanne: L'Age d'Homme, 1993) or Khalwatiyya in Nathalie Clayer,